

Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 45 (1988)

Heft: 4

Buchbesprechung: Buchbesprechungen = Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Buchbesprechungen – Comptes rendus

P. M. Fraser/E. Matthews: A Lexicon of Greek Personal Names. Vol. I: The Aegean Islands, Cyprus, Cyrenaica. The British Academy. Clarendon Press, Oxford 1987. 489 S.

Dieses neue, das Onomastikon von Pape/Benseler ersetzende Werk ist auf sechs Bände geplant, deren fünf erste das Namengut in regionaler Aufteilung (II. Attika, III. Peloponnes und griech. Festland, IV. Makedonien, Balkan, V. Kleinasien, Küste) durch alphabetisierte Corpora dokumentieren, während der letzte und für den künftigen Benutzer einmal wichtigste Band die unlokalisierten Namen zusammen mit Generalindizes, analytischem Material (z. B. zur Morphologie und Etymologie) u. a. enthalten wird. Berücksichtigt wird das in griechischsprachigen (nachmykenischen) Quellen von der ältesten Zeit (Ὀφέλτας Kypros 11. Jh. v. Chr.) bis um 700 n. Chr. bezeugte Namengut mit Ausschluss der mythischen und epischen, doch unter Einbeziehung von nichtgriechischen Namen (z. B. Ξέρξης); aus der Zahl der Nebenüberlieferungen ist die römisch-lateinische verwertet. Infolge der Inkorporation prosopographischer Detailangaben kann das Werk auch als Personenlexikon dienen. Der nun vorliegende erste Band ist ein neues Zeugnis für die Meisterschaft der Angelsachsen in der Lexikonproduktion. Er enthält auf beinahe 500 Seiten über 16 000 Namenlemmata mit über 66 000 Trägern und über 95 000 Belegnachweisen (vgl. S. XIX); am häufigsten bezeugt sind Διονύσιος (608 Träger), Ἀπολλώνιος (532 Träger) und Δημήτριος (426 Träger). Sprachwissenschaftler würden noch Hinweise auf das Deklinationsverhalten in nichttrivialen Fällen begrüßen, nachdem sie schon den Ausschluss des Mykenischen und eines Teils des kyprischen (nämlich des nicht in gesicherte alphabetschriftliche Form umsetzbaren) Materials hinzunehmen haben. Nützlich ist die gesonderte Aufführung von Dialektvarianten (doch wird das S. XII f. dargelegte Prinzip im Fall von Σαπφώ verletzt, indem gerade die von der Dichterin selbst gebrauchte Lautung mit Psi [viermal in Vokativ Ψάπφοι, statt nach PMG jetzt besser nach E.-M. Voigts Ausgabe zu zitieren] unerwähnt bleibt).

Heiner Eichner

María Luisa del Barrio Vega: El dialecto de Euboea. Colección Tesis Doctorales, No 4/87. Universidad Complutense de Madrid, Madrid 1987. VIII + 544 + VIII p., 2 cartes.

Premier ouvrage consacré exclusivement à l'étude du dialecte eubéen, cette thèse de doctorat suit les modèles classiques pour l'inventaire des faits de langue, mais elle fournit aussi une introduction historique et géographique montrant la formation du pays et de ses colonies, de manière à expliquer la localisation des témoignages linguistiques à prendre en considération. Ceux-ci sont classés, de surcroît, par genres: lois, *res sacrae*, etc.; on n'y trouve aucun texte autre qu'épigraphique, à l'exception des attestations littéraires sur le rhotacisme érétrien. Documentation et bibliographie atteignent 1985, non sans quelques lacunes (manquent la thèse, certes contestable, de J. Phokitis, «Le rhotacisme dit érétrien», Clermont-Ferrand 1932, celle d'A. Strohschein, «Auffälligkeiten griechischer Vokal- und Diphthongschreibung in vorchristlicher Zeit», Greifswald 1940, complément indispensable à la «Phonology» de Threatte – cité partout Theattre sauf dans la *Bibliografia* –, et P. A. Hansen, «Carmina epigraphica graeca», Berlin 1983, utile notamment pour la datation basse de l'épigramme «Etudes de Lettres» 1981, 25–35, premier témoin du rhotacisme). Enfin la conclusion établit lucidement que les contacts dialectaux entre Eubée, Béotie et Attique datent de la migration ionienne, que du VIII^e au VI^e siècle l'eubéen influence l'attique, puis subit l'influence du béotien et finalement, dès le début du V^e, celle de l'attique avec l'installation de clérouquies athéniennes. Dès lors, l'attique supprime le dialecte local, qui ne survivra que sporadiquement comme réaction patriotique. Au total, une excellente somme, destinée à faire date.

F. Lasserre

Marcello Salvatore: Il nome, la persona. Saggio sull'etimologia antica. Pubblicazioni del Dipartimento di archeologia, filologia classica e loro tradizioni, n.s. 110. Università di Genova, Facoltà di Lettere, 1987. 131 p.

L'exploitation étymologique des noms de personnes et de dieux dans la poésie archaïque, à commencer par la plus féconde, celle d'Odysseus, puis à l'époque classique, d'Eschyle à Platon (*Cratyle*), enfin dans le monde romain à la lumière de Varron, tel est le sujet des trois chapitres de ce petit livre sans grande originalité. A l'époque archaïque, le nom est ressenti comme l'expression, parfois polysémante, d'une manière d'être, et c'est encore le cas dans la poésie tragique, tandis que Platon déchiffre dans l'étymologie une vérité supérieure que l'usage occulte. A Rome, prononcer le nom divin c'est faire appel au pouvoir qui relève de sa signification, comme le montrent les *Indigitamenta* pontificaux, et ce principe, si puissant dans le cas des noms indicibles, opère même dans l'étymologie négative: *Parcae quod non parcut*. On peut regretter que l'auteur n'ait pas projeté sur sa théorie l'éclairage si utile de la sensibilité aux significations des noms de personnes: Aristophane, *Nub.* 62–74, brochant sur celui de Phidippide aurait fourni un bon point de départ. Mais il s'est intéressé seulement à l'origine de la tradition étymologique antique et n'a pas touché à ce domaine pourtant riche en leçons instructives.

F. Lasserre

Günther Zuntz: Drei Kapitel zur griechischen Metrik. Sitzungsberichte d. Österreichischen Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Kl., 443. Bd. Wien 1984. 96 p.

Après la défense, sous titre «Wie spricht man griechische Verse?», d'une lecture par longues et brèves contre une rythmique par scansion, et du cōlon comme unité rythmique, l'auteur se fonde sur Schol. Aesch. *Prom.* 128 pour montrer la fréquence du *versus Anacreonteus* (ion. anacl.) dans la poésie lyrique et la tragédie, puis pour en étudier de plus près les variations dans le *Prométhée*, 128–151 et 397–414. Au-delà de ces objectifs précis, ces trois études livrent quantité d'aperçus originaux et de jugements pertinents sur la théorie et la pratique de la métrique de l'antiquité jusqu'à nos jours, avec une utilisation parfois impressionnante d'un témoignage généralement ignoré ou méprisé: la division des vers lyriques dans les manuscrits médiévaux, qui remonterait pour l'essentiel à Aristophane de Byzance.

F. Lasserre

Graziano Arrighetti: Poeti, eruditi e biografii. Momenti della riflessione dei Greci sulla letteratura. Biblioteca di studi antichi 52. Giardini, Pisa 1987. 276 p.

Le sous-titre de cet ouvrage, qui réunit des articles écrits de 1968 à 1985, évoque les travaux parus depuis 1981 dans les «Ricerche di filologia classica», dirigées par G. Arrighetti, E. Gabba et F. Montanari dans la même collection (3 vol.). E. Gabba, de son côté, y a lancé en 1979 des «Ricerche di storiografia» (2 vol.) et F. Montanari y a publié le vol. I de ses «Studi di filologia omerica antica», si bien qu'on peut parler, dans l'étude des témoignages antiques sur l'acte littéraire, d'une véritable école pisane.

Le présent recueil traite successivement de la réflexion d'Homère et d'Hésiode sur le langage (exploitation étymologique des noms), du rapport avec la Muse d'Hésiode à Bacchylide et notamment de l'immortalité assurée par l'œuvre poétique, enfin, dans un chapitre partagé entre Chaméléon et l'érudition d'Aristote aux Alexandrins, de la «réflexion érudite», avec une insistance particulière sur la biographie des poètes. Composé d'études ponctuelles, cet ensemble ne présente pas une histoire suivie, mais son unité se dégage de la continuité d'un même point de vue et sa valeur réside dans ses apports les plus originaux. Méritent, à cet égard, d'être signalés, dans le deuxième chapitre l'examen des relations que le poète s'efforce d'établir avec son public, et, dans le troisième, sur des exemples précis, la mise en relief des formes, des sources et des thèmes de l'exégèse des auteurs, ainsi que l'accent porté, dans les biographies, sur le rapport entre vie et œuvre considéré comme prolongement de la théorie de la mimésis (mais l'absence de la référence au concept de *ἀγαθὸς ποιητής* ne laisse pas de surprendre).

F. Lasserre

Jasper Griffin: Homer. The Odyssey. Landmarks of world literature. Cambridge University Press, Cambridge 1987. VI, 107 p.

Le premier tiers de ce petit livre de vulgarisation est consacré à la relation entre oral et écrit dans l'*Odyssée*, avec la conclusion que ce poème, par la fermeté de sa composition (on ne peut en dissocier les parties), diffère beaucoup «de ce que nous attendons que soit un poème oral» (p. 26); l'influence de l'*Iliade*, supposée antérieure, n'y serait pas étrangère. Aussi l'auteur laisse-t-il entendre que sa version écrite procéderait d'Homère lui-même. Plus descriptif, le reste de l'ouvrage traite successivement du style, des mythes, des dieux, des hommes et de la société, des valeurs morales, enfin, en cinq pages, de l'exploitation de l'*Odyssée* dans la poésie grecque et latine et dans les littératures modernes. C'est la bonne manière de tenir le grand public au courant de l'évolution de l'homéologie. F. Lasserre

José A. Fernández Delgado: Los oráculos y Hesíodo. Poesía oral mántica y gnómica griegas. Universidad de Extremadura, Cáceres 1986. 181 p.

Par des comparaisons exhaustives et méticuleuses confrontant les oracles en vers avec Homère, Hésiode et l'élégie, d'une part sur les formes dialectales, la métrique, le vocabulaire et la diction formulaire, d'autre part sur le style et le contenu – sentences, folklore, images, jeux de mots, énigmes, figures de rhétorique, etc. – l'auteur établit que la poésie oraculaire ne s'apparente de manière significative qu'aux *Travaux* d'Hésiode dans toute la littérature archaïque de forme dactylique. Cette constatation le conduit à supposer une influence directe de Delphes sur ce poème. Il manque à cette conclusion, à vrai dire, les arguments qui permettraient de concrétiser cette influence dans des poètes et des poèmes dépassant le cadre trop exigü des oracles. Il aurait fallu, pour cela, sonder davantage les allusions de l'épopée aux oracles delphiques (les excellentes pages sur ce sujet de W. Kullmann, «Die Quellen der Ilias», Wiesbaden 1960, 221-223, sont malheureusement ignorées). Le passé épique de Chiron, notamment, porte-parole des Ὑποθήκαι pseudo-hésiodiques, demandait un examen: la lance qu'il donne à Achille, son pupille, guérira Télèphe conformément à une prédiction proférée à Delphes. Bref, le principal reste à faire dans la direction ainsi indiquée, mais l'auteur de cette étude me semble avoir planté des jalons solides par son évaluation comparative des ressemblances formelles, et avoir rendu prometteuse de succès une exploration plus large de l'horizon esquissé.

F. Lasserre

Vincenzo Di Benedetto: Sofocle. Il pensiero storico, 77. La Nuova Italia, Firenze 1983. 264 p.

Ce «Sofocle» achève un triptyque dont les deux autres composantes ont paru chez Einaudi à Turin: «Euripide: teatro e società» (1971, 1975) et «L'ideologia del potere e la tragedia greca. Ricerche su Eschilo» (1978, 1982). Entre les interprétations littéraire, philosophique et politique si souvent et si utilement pratiquées jusqu'aujourd'hui, l'auteur y explore une voie nouvelle, celle des affinités culturelles, au sens large du terme, qui unissent les poètes à leur public et que décèlent moins les grandes idées développées par leurs conceptions propres du tragique que certaines particularités de l'action et certaines réflexions accompagnant celles-ci.

Le théâtre d'Euripide, qui se prête le mieux à cette analyse, montre un poète traitant successivement des antinomies entre raison et nature, guerre et bien-être, démagogie et *polis*, maître et esclave, vie publique et vie privée, polarisations dans lesquelles se lit aisément l'histoire des mentalités de son temps. De même, pour la première moitié du V^e siècle, les *Perses*, le *Prométhée* et l'*Orestie* illustrent respectivement les grands thèmes de la vie politique, responsabilité du pouvoir, liberté de l'*homo faber*, évolution des institutions, en renouvelant l'étude par l'accumulation des observations de détail dirigées en particulier sur le langage métaphorique et les traditions mythologiques. Il en va de même dans le «Sofocle». Le problème du pouvoir joue encore un rôle important dans *Antigone* et dans *Ajax*, mais à travers un rapport ambigu avec la revendication subjective des héros. Dans *Œdipe roi*, le drame personnel d'Œdipe se dissocie du drame collectif de la cité, et ce nouveau modèle d'homme, l'homme souffrant, est aussi celui d'Héraclès dans les *Trachiniennes*, de Philoctète, et d'Œdipe à Colone recherchant une bonne mort en compensation des maux endurés. Reprenant à son compte la méthode inaugurée par B. Knox dans «The Heroic Temper. Studies in Sophoclean Tragedy» (1964), Di Benedetto braque son objectif sur le langage intellectuel, affectif, éthique (moins

souvent) parce qu'il révèle concrètement les intérêts du poète tout en reflétant la culture de son public. Comme un commentaire, il faut lire son livre tantôt en continu, tantôt à partir de l'index des passages traités, et toujours Sophocle en main. Sa caractéristique étant d'entrer rapidement dans les détails pour y recueillir les indices des idées formulées, un bref compte rendu ne peut esquisser qu'un aperçu de sa richesse. Sans prétendre substituer aux interprétations classiques quelque décodage inédit, il n'a voulu qu'augmenter, diversifier, affiner ses instruments pour approfondir l'analyse, et il a parfaitement atteint son but en invitant le lecteur à une attention nouvelle dans sa lecture de la tragédie grecque.

F. Lasserre

Francisco Cortés Gabaudán: Fórmulas retóricas de la oratoria judicial ática. Theses et studia philologica Salmanticensia 23. Universidad de Salamanca, Salamanca 1986. 401 p.

Appliquant *mutatis mutandis* à la littérature oratoire attique les critères qui définissent les formules épiques, l'auteur de cette thèse de doctorat a porté son attention sur trois lieux du discours judiciaire: présentation de preuves ou de témoins, requête aux juges, introduction de narrations. L'analyse en détail les parties et les formes variées de ces dernières pour établir finalement le catalogue des formules oratoires, souvent réduites à un simple verbe, par exemple, pour la requête, δέομαι, ἀξιῶ, αἰτοῦμαι, parfois renforcé par ἰκετεύω et/ou ἀντιβολῶ. Des statistiques auteur par auteur (Apollodore y est distingué du Démosthène authentique, lui-même distingué de l'apocryphe) fournissent la matière d'un dernier chapitre de 160 pages qui étudie l'usage du langage formulaire propre à chacun d'eux en relation avec leur style et, parfois, l'authenticité de leurs œuvres. Les recommandations des rhéteurs en la matière, quand elles existent, sont évoquées, mais les *Artium scriptores* de Radermacher n'ont pas été consultés, pas plus que la lexicographie antique spécialisée (Harpocr. s.v. παράκλησις, notamment, aurait indiqué une relation entre δέομαι, formule rhétorique, et δέσις, terme de procédure, analogue à celle qu'attestent les rhéteurs entre αἴτημα et αἰτοῦμαι, ce qui infirme les conclusions relatives à ces quatre termes, p. 118-123 et ailleurs). On regrette aussi l'absence d'un index grec et l'omission des fragments, défauts cependant mineurs en regard des utiles apports de cette publication.

F. Lasserre

Annie Bélis: Aristoxène de Tarente et Aristote: Le Traité d'harmonique. Etudes et Commentaires, 100. Klincksieck, Paris 1986. 274 p.

De lecture difficile et d'interprétation plus difficile encore, les *Eléments d'harmonique* obtiennent enfin dans cet ouvrage le commentaire – sous forme de synthèse – qu'ils méritent en raison de leur importance dans l'histoire de la musique. Ce que n'ont fait ni L. Laloy dans son classique «Aristoxène de Tarente» (Paris 1904), ni H. S. Macran dans «The Harmonics of Aristoxenus» (Oxford 1902), ni R. da Rios dans les notes et l'appendice de son «Aristoxeni Elementa Harmonica» (Rome 1954), A. Bélis le tente et le réussit en éclairant Aristoxène, pour la première fois, par la doctrine d'Aristote: démontrer l'unité et la cohérence du traité dans l'exploitation d'une position philosophique aristotélicienne opposée à la théorie pythagoricienne alors prédominante jusque chez Aristote lui-même. En effet, c'est à Aristote qu'Aristoxène doit son idée fondamentale que le son n'est pas un nombre mais un être physique, et donc que l'harmonique procède de la physique et non de l'arithmétique. Mais il l'exploite jusque dans ses dernières conséquences en exprimant les rapports des sons entre eux (intervalles) au moyen d'espaces sonores que délimitent les articulations naturelles de la voix et non plus par des rapports de nombres. A l'examen de cette démarche sont consacrés les trois chapitres de la deuxième partie (la première traite de la polémique d'Aristoxène contre ses prédécesseurs): «L'espace sonore», «La science harmonique et son langage», «La science harmonique – ἡ καλουμένη ἁρμονικὴ ἐπιστήμη». Les correspondances avec Aristote y sont constamment mises en évidence. Le livre vaut par l'originalité de son approche et par la rigueur des détails de son argumentation, rarement contestables (mais les objections d'A. Barker, *Proceed. Camb. Philol. Soc.* 1978, 1–21, sur la réalité des Pythagoriciens, qu'Aristoxène ne nomme nulle part, et sur l'identité des ἁρμονικοί ne sont pas vraiment réfutées: il faudra y revenir). Nul doute qu'il devienne aussitôt l'ouvrage de référence en la matière.

F. Lasserre

Ernst-Richard Schwinge: Künstlichkeit von Kunst. Zur Geschichtlichkeit der alexandrinischen Poesie.

Zetemata 84. Beck, München 1986. VIII, 174 p.

Cette étude a pour objet de montrer comment les œuvres de Callimaque, Théocrite et Apollonios s'inscrivent dans l'histoire politique de leur temps. Pour le premier, l'analyse de sa poétique (Ep. 28, 6, 27, Hy. Ap., prologue des *Aëtia*) met en évidence le refus de l'épopée, qui est refus politique d'une poésie glorifiant implicitement le pouvoir: la recherche de l'art pour l'art en réaliserait l'antithèse. Pour le deuxième, sa poésie de cour (Id. 14–17), même dans ses parties les plus laudatives, ne cesserait d'affirmer la liberté du poète vis-à-vis de ses protecteurs, par des artifices, il faut le dire, inégalement évidents. Callimaque procéderait de même dans ses éloges des reines (mais on ne suivra pas nécessairement l'auteur quand il argue à cet effet d'une sorte d'ironie produite par l'exagération de la louange dans la *Chevelure de Bérénice*) et les hymnes à Zeus et à Délos destinés à louer Ptolémée Philadelphie. Enfin, voulue par Apollonios, l'absence d'héroïsme qui caractérise Jason dans les *Argonautiques* viserait à paralyser l'épopée pour lui ôter la signification glorificatrice traditionnellement attachée au genre. Je laisse ici au conditionnel la mention des démonstrations qui ne m'ont pas convaincu dans l'interprétation politique qu'elles proposent, car la simple évolution de la poésie comme telle, notamment par l'effet nouveau de sa diffusion écrite et livresque dans un milieu de lecteurs cultivés, suffit à expliquer les attitudes des poètes devant leur public et les similitudes de celles-ci dans des situations politiques différentes (il aurait fallu, aussi, traiter des premières anthologies épigrammatiques, complètement oubliées). Mais les analyses des œuvres retenues, toujours incisives, souvent originales, méritent l'attention et ne laisseront pas d'être utiles également dans d'autres perspectives que celle qui a été choisie.

F. Lasserre

Bernhard Neuschäfer: Origenes als Philologe. Teil I: Text; Teil II: Anmerkungen. Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft 18, 1. 2. Friedrich Reinhardt, Basel 1987. 500 S.

Das umfangreiche, zweibändige Werk war ursprünglich eine, von Ch. Schäublin betreute, Berner Dissertation, die nun in die wichtige Schweizer Publikationsreihe aufgenommen wurde und dort erstmals einen christlichen Autor zur Geltung bringt. Origenes ist sowohl für den klassischen Philologen wie auch den Kirchengeschichtler und Theologen eine Schlüsselfigur: Wir erfahren hier sehr genau, wie die hellenistische und die (zum Teil stoisch geprägte) kaiserzeitliche Philologie von einem der ersten christlichen Gelehrten aufgenommen und für die Zwecke der Bibelerklärung adaptiert wird. Das riesige Kommentarwerk des Alexandriners ist nur lückenhaft oder anonym überliefert (Katänen!), manches lediglich in lateinischer Bearbeitung (Rufin und andere). Als Vergleichsbasis dient die pagane Scholienliteratur, deren Überlieferung ja nicht weniger kompliziert ist als die des (später verketzerten) Origenes. N. hat die zahlreichen Problemknoten, die hier zu lösen sind, in subtiler Arbeit entwirrt oder klar dargelegt: Seine Dissertation ist keineswegs eine Anfängerarbeit, sondern wird bald die Geltung eines Standardwerks erhalten.

Der Stoff ist in sechs grosse Kapitel eingeteilt: Einleitung (mit Gesamtübersicht über die Origenes-Nachwirkung und -Forschung sowie Klärung der Textbasis); Topik der Prologe paganer und christlicher Kommentare (zu Psalmen und Hohelied); textkritische Methode der Hexapla und der Kommentare (der christliche Philologe ist skeptisch gegenüber Textmanipulation und deshalb als Kritiker höchst konservativ: es lässt sich nur *eine* Konjektur des Origenes nachweisen!); Exegese (Wort-, Sacherklärung, Grammatik, Metrik und Stilkritik); allgemeine Grundsätze einer philologischen Interpretation (κρίσις ποιημάτων – τὸ πρόσωπον τὸ λέγον – Ὅμηρον ἐξ Ὁμήρου) und Schlussfolgerungen. Jeder Abschnitt wird knapp zusammengefasst, und wer lediglich die Ergebnisse erfahren will, lese die sechs Seiten des letzten Kapitels (287–292).

Auch für viele Detailfragen erhält der Leser wertvolle Hinweise und Anregungen: z. B. über den Wert der lateinischen Übersetzung des Matthäuskommentars (426²⁶⁵), wiederholt zu Eigenheiten Rufins (46, 162, 332¹⁶⁰, 360⁵⁹, 471⁴⁸, 486²⁰⁹ u. a.), zur φιλομαθία des Origenes (160), zu seinen Interessen für Mineralogie (191), zur «Metaphysik» gewisser Präpositionen (447⁴⁹⁶) ... Die zwei Bücher, gut untergebracht in einer Karton-Kassette, bieten dem Leser ein angenehmes Druckbild und sind sozusagen fehlerfrei (ausg. 308, 350, 380; zu 329¹⁴³ ergänze: E. Kaiser, *Odyssee-Szenen als Topoi*, Mus. Helv. 21, 1964, 109–136; 197–224).

Ein bestimmtes Bezugsfeld des Origenes – die pagane Philologie – ist nun nicht nur abgesteckt, sondern umfassend beschrieben. Der Verf. sieht selbst (vgl. 292), über welche Grenzen die Origenes-Forschung künftig hinausgreifen muss: ins Gebiet der Hermeneutik (inkl. Allegorese, Sprachphilosophie, Philon, jüdische Schule) – Wissenschaftsgeschichte muss zu Bildungsgeschichte schlechthin ausgeweitet werden. Aber schon hier zeigt sich in klaren Konturen ein Gelehrter, der souverän über das Wissen seiner Zeit verfügt – dies gilt für Origenes wie auch für B. Neuschäfer! H. Marti

Giuliano Imperatore: Epistola a Temistio: Edizione critica, traduzione e commento a cura di C. Prato e A. Fornaro. Milella, Lecce 1984. XXII, 80 p.

Faisant suite à une édition du *Misopogon* (Roma 1979), parue chez un autre éditeur, mais de nature semblable, ce livre réunit un texte critique et une traduction italienne de C. Prato, une introduction et un commentaire de A. Fornaro et un *index uerborum* complet de L. Marzotta. L'introduction situe la *Lettre à Thémistius* dans son contexte historique et en résume l'argumentation (p. V–XV); l'auteur s'y rallie à la thèse plaçant la rédaction de ce texte à la fin de 361, mais hésite à trancher le point de savoir s'il appartient à la période qui précède ou à la période qui suit l'arrivée de Julien à Constantinople, où réside Thémistius: il s'agit peut-être d'un programme de gouvernement déguisé en lettre. Le commentaire (p. 35–59), qui ne vise pas à être exhaustif, éclaire cependant de manière détaillée ce curieux document qui illustre bien la manière livresque dont Julien aborde les problèmes les plus concrets qui se posent à lui. C'est surtout le commentaire et l'index de ce petit livre qui apporteront au lecteur des données qu'on ne trouve pas dans les éditions existantes de Julien.

François Paschoud

Robert Lamberton: Homer the Theologian. Neoplatonist Allegorical Reading and the Growth of the Epic Tradition. The Transformation of the Classical Heritage 9. University of California Press, Berkeley/Los Angeles 1986. XVI, 363 p.

L'élaboration d'une théologie d'Homère a orienté dès l'origine l'interprétation de ses poèmes, dont l'auteur retrace en une quarantaine de pages les premières étapes de manière à mettre en évidence son sujet, nouveau sous cet éclairage: l'image d'Homère théologien (il ignore, malheureusement, la thèse de F. Wehrli, «Zur Geschichte der allegorischen Deutung Homers im Altertum», Zürich 1928, et de ce fait l'importance de Diogène d'Apollonie comme précurseur des stoïciens sur cette voie). Mais la partie la plus intéressante de son ouvrage commence avec l'étude du moyen platonisme et se développe dans les chapitres sur le néoplatonisme centrés sur Plotin, Porphyre et Proclus. L'influence de l'allégorisme théologique sur la littérature chrétienne d'une part, sur le roman allégorique de l'autre, les traditions arabe (d'après J. Kraemer, «Arabische Homerverse», *Zeitschr. d. Dt. Morgenl. Ges.* 106, 1956, 259–316) et latine, de C. Labeo à Martianus Capella, ne sont pas oubliées. Pas un mot, en revanche, sur Démo, Tzétzès et Psellos, continuateurs des allégories du néoplatonisme, alors que les prolongements de la tradition latine à travers Boèce jusqu'à Dante et l'impact des écrits du Pseudo-Denys en occident alimentent de bons chapitres; l'héritage byzantin méritait un traitement équivalent. Ouvrage lacunaire, donc (l'oubli d'Apollodore *Περὶ ὁμῶν* comme source de Porphyre est grave: voir la littérature citée par F. Jacoby, *FGrHist* au commentaire de 244 F 88–153, p. 753), mais de bonne venue dans ses parties d'analyse, sinon toujours original, et dont il faut remercier l'auteur pour son habileté à maîtriser et exposer clairement une matière difficile. F. Lasserre

Simplicius, Sa vie, son œuvre, sa survie. Actes du Colloque international de Paris (28 sept.–1er oct. 1985), organisé par le Centre de recherche sur les œuvres et la pensée de Simplicius, édités par *Isetraut Hadot*. *Peripatoi* 15. De Gruyter, Berlin/New York 1987. 406 S., 8 Taf., 1 Karte.

Der Band ist ein Zeugnis des Bestrebens, nun die Kommentare des Simplicios wieder um ihrer selbst willen zu lesen und nicht nur zur Sammlung von Vorsokratikerzitaten oder als Auskunftsmittel zu Einzelstellen des *Corpus Aristotelicum*. Dreizehn Beiträge orientieren über Resultate und Tendenzen der gegenwärtigen Simplicios-Forschung, hinsichtlich dessen Biographie und Lehre, sowie über die Text- und Wirkungsgeschichte. – Als Aufenthaltsort der aus Athen vertriebenen Platoniker nach ihrer Rückkehr aus Persien 532 können I. Hadot und M. Tardieu Carrhae (Harran) festlegen. –

Die «eleatische Schule» ist (nach N. L. Cordero) eine Erfindung Platons im Sophistes, die ursprünglich nur der leichteren Widerlegung parmenideischer Gedanken diene. In diesem Zusammenhang wird die Frage nach den Textgrundlagen und der Zitierweise des Simplicios sehr wichtig, wozu noch weitergehende Untersuchungen anzustellen wären. – Gerade Beobachtungen in der Parmenides-überlieferung haben L. Tarán dazu geführt, energisch eine neue kritische Textausgabe des für die Kenntnis der Vorsokratiker, der Peripatetiker und auch des neuplatonischen Denkens so bedeutenden Physikkommentars an die Hand zu nehmen, da die Ausgabe von H. Diels zu wenig zuverlässige Auskunft über den überlieferten Text gibt (wie auch die Heibergsche Ausgabe von De caelo: R. Bossier). Zudem sind zwei neue Moskauer Handschriften entdeckt worden. (D. Harlfinger hält die notwendigen Änderungen für weniger einschneidend.) – Immer wieder ist die Frage nach dem Mass der neuplatonischen Verdrehung der Gedanken anderer durch S. aktuell. Ph. Hoffmann und H. J. Blumenthal versuchen, diesen Anteil als sehr bedeutend herauszustellen. Dass der resultierende Unsinn (S. 219 «contresens») dann doch noch philosophisch fruchtbar sei, scheint allerdings ein zweideutiges Kompliment zu sein und will schlecht passen zur Aussage von L. Tarán (246f.), dass der Physikkommentar des S. auch heute noch der beste sei, sowie zum kühnen (aber doch nochmals zu prüfenden) Ansatz, den R. Sorabji S. zuschreibt, die *πρώτη ὄλη* als Dreidimensionalität des natürlich Seienden zu denken. – Im letzten Teil zeichnen F. Bossier und P. Hadot interessante Linien der Wirkungsgeschichte vom Mittelalter (Fragmentum Toletanum: eine lat. Übersetzung des Sphärenexkurses vor der Gesamtübersetzung von De caelo) bis zum Cambridger Platonismus.

Besonders erfreulich ist die angekündigte Herausgeberaktivität der Kolloquiumsteilnehmer im französischen (Ph. Hoffmann, I. Hadot, P. Hadot), italienischen (C. Luna) und englischsprachigen Bereich (R. Sorabji, H. J. Blumenthal, L. Tarán). Reichhaltige Indices schliessen das sehr sorgfältig redigierte und gedruckte Buch ab.

E. Sonderegger

Otto Hiltbrunner: Bibliographie zur lateinischen Wortforschung. Bd. 3: *Atrox-causa*. Francke, Bern/Stuttgart 1988. 310 p.

J'ai présenté les deux premiers volumes de cette bibliographie dans ce périodique (40, 1983, 263–264 et 43, 1986, 273). Dans ce troisième volume, le passage à une autre technique typographique a permis d'imprimer sur le même nombre de pages un texte allongé de près d'un tiers par rapport aux volumes précédents; l'esthétique y gagne du même coup (caractère plus élégant, justification à droite). La matière de ce nouveau tome correspond à environ 1960 colonnes du ThLL (auparavant 470 et 2660). Pour donner une idée du choix des lemmes fait par l'éditeur, j'énumère, en omettant les dérivés et les composés également traités, ceux qui commencent par B, et qui occupent en tout 78 p.: *barbarus, basiare, beatus, bellum, bene, benefacere, benignus, beare, bonus, bustum*. Un des procédés adoptés pour abrégé consiste à renvoyer à une monographie récente: on en a un bon exemple avec l'article *augur, augurium*, qui se borne à compléter l'étude et la bibliographie publiées sur ce même sujet par J. Linderski dans ANRW II 16, 3 (1986). Le lemme le plus important contenu dans ce volume est *auctoritas* (35 p., 444 titres); autres lemmes importants: *auctor, barbarus, bonus, caput, caritas, carmen, causa* (subst. et prép.). Rappelons que chaque article se conclut par une brève synthèse, qui permet de prendre connaissance en quelques minutes des nuances de chaque mot et des problèmes controversés (par exemple *caritas*: à l'origine «prix élevé», chez les chrétiens, remplace dans la Vulgate *dilectio*, préféré par les vieilles traductions bibliques africaines, Tertullien, Cyprien). Pour *carmen*, cette synthèse se conclut par un petit index énumérant pour chaque auteur les articles de la bibliographie qui le concernent. Il se confirme que la bibliographie lexicale de Hiltbrunner est un instrument de travail indispensable.

François Paschoud

Gérard Freyburger: Fides. Etude sémantique et religieuse depuis les origines jusqu'à l'époque augustéenne. Les Belles Lettres, Paris 1986. 361 p., 20 pl.

La polysémie du concept a suscité bien des études pour peu de résultats précis; d'où cet essai de mise au point. Limites choisies: l'aspect juridique n'est invoqué qu'à titre de vérification auxiliaire; la foi chrétienne n'est pas abordée. Résumons les trois grandes sections du livre: à la base de l'évolution sémantique (racine *bheidh-* comme pour *πίστις*), la confiance, celle que j'inspire, celle que

je place en autrui, d'où bonne foi, loyauté, crédit, protection. – Le développement historique et religieux de la notion révèle que si le terme n'exprime pas la confiance dans les dieux, l'imprégnation religieuse, ancienne, reste pourtant patente dans toutes les acceptions: *in bello*, *in deditione*, dans la protection de la clientèle, la justice, le mariage, l'hospitalité – que la *fides* soit assurée ou non par un serment ou la droite tendue.

Peu de travaux sur la déesse *Fides*. Hypostase probable de Jupiter garant de la foi jurée, d'abord sous la forme archaïque de *Dius Fidius*, d'origine sabine ou plutôt italique, elle aurait un *sacrarium* attribué à Numa, puis se voit consacrer un temple par A. Atilius Calatinus entre 258 et 247, sur le côté sud du Capitole. Il fut restauré et agrandi par M. Aemilius Scaurus en 115. *Fides* est proche d'*Ops* et de *Concordia*, plus récente; réalité concrète et concept moral, liée aux Optimates, *Fides* fut d'abord boudée par Auguste avant le *Carmen saeculare* et la restauration de son culte (vers 11 av. J.-C.). – Beaucoup de points de détail discutés avec modération, l'auteur se ralliant souvent au point de vue de G. Wissowa. Etude bien conduite et pleine d'intérêt. J.-P. Borle

Olli Salomies: Die römischen Vornamen. Studien zur römischen Namengebung. Commentationes Humanarum Litterarum 82. Societas Scientiarum Fennica, Helsinki 1987. 466 p.

Das Buch enthält eine auf gründlicher Quellen- und Literaturkenntnis beruhende philologisch-historische Studie zu den römischen Praenomina nach ihrer Form (Inventar, Morphologie, Abbréviaturen [z. B. neue Details zu Sextus 49f.]) und nach ihrem Gebrauch (Verbreitung, Verleihung, Vererbung, Verwendung in Anrede und Erwähnung u. a.). Durch Aufwendung von grossem Fleiss, Phantasie und Liebe gewinnt der Autor seinem gewiss spröden Stoff die interessantesten Aspekte ab und erzielt reiche Ergebnisse. Insbesondere wird die historische Entwicklung von den dunklen Anfängen in der Königszeit bis zum Aussterben des individuellen Praenomens im 3. Jh. n. Chr. gründlich herausgearbeitet. Über den durch den Titel angezeigten Bereich hinaus bringt Verf. dankenswerterweise auch sehr gründliche und aufschlussreiche Abschnitte zur Geschichte des römischen Cognomens, deren Inkorporation beim Leser freilich den Wunsch nach ebensolcher Berücksichtigung der beiseite gelassenen frühen Individualnamen von Männern (z. B. *Romulus*) und Frauen (z. B. *Tita* auf dem Graffito aus Gabii von ca. 625 v. Chr. [fehlt in CIL I² 2, fasc. 4, v. G. Colonna in *Archeologia Laziale* 3, Rom 1980, 51–55]) weckt. Auch Fragen wie die nach der hypothetischen Herleitung des Sigels \combar , \succbar (linksgewendetes C im Namenformular von Freigelassenen stellvertretend für das nichtexistente Praenomen einer freien Frau) aus der Abbréviatur von *Gaia* (gleichsam 'femina') oder die nach der von der Braut gesprochenen Formel *ubi tu Gaius, ego Gaia* würde man in einer Spezialarbeit zu römischen Praenomina gerne behandelt finden (etwa im Abschnitt 273–276). Anerkennenswert ist das Bemühen des Verf. um Mitbehandlung der Namen der italischen Nachbarnsprachen, doch liegt gerade die umfangreiche und für die vorchristliche Zeit wichtige etruskische Evidenz offenbar ausserhalb seiner Kompetenz. Hinsichtlich der *Namens-etymologie* gibt die in dem Buch zu findende Besprechung der Literatur dem Sprachwissenschaftler bequeme Ausgangsinformationen zur eigenen Meinungsbildung an die Hand (Verf. selbst ist im Urteil hier recht unglücklich). – Zu einigen Einzelheiten: 24 Opposition der Lautvarianten *au* ~ *o* CIL IV 2353 (add. p. 219) *Aulus Olo suo salutem*; 30 *Gnaeus* in griech. Wiedergabe Νάτος («Erklärung ... nicht möglich») mit griech. *ny* für lat. 'gn' wegen Lautung ηn mit tektalem Nasal; 31 *Hostus* etymol. 'Ersatz (für ein verstorbenes Kind) \cong appellat. *hostus* 'Ertrag an Öl (als Ersatz für die Oliven) bei der Pressung', vgl. *hostire* 'ausgleichen'; 32 etrusk. verschiedene Namen *Larth* und *Laris* sind durch einheitliches lat. *Lars*, *-rtis* wiedergegeben; 37f.⁵⁹ Erklärung von *aa* in gr. Wiedergabe Μααρκος durch dreisillbige Grundform **Maharkos* wäre völlig abwegig; 48 *Seruius* etymol. vlt. 'Wahrer (des Stammes)'.

Heiner Eichner

Albii Tibulli aliorumque carmina. Edidit Georg Luck. Teubner, Stuttgart 1988. XXXVIII, 117 S.

Eine übersichtliche und nicht allzu teure kritische Ausgabe des Corpus Tibullianum, die dem heutigen Stand unseres Wissens entspricht, bräuchten wir dringend, doch kann man den vorliegenden Band leider nicht empfehlen. Von dem chaotischen, in einem unbeholfenen und bisweilen fehlerhaften Latein abgefassten Vorwort bis hin zu dem erstaunlich unvollständigen Apparat von

Priapeum II enthält er zahlreiche, zum Teil schwerwiegende Versehen und Unzulänglichkeiten, die hier nicht einzeln aufgeführt werden können. Lediglich die grundlegenden Mängel seien kurz hervorgehoben: Von den vier Hss., die in der Ausgabe die vollständige Überlieferung zu repräsentieren haben, gehören nur zwei ihrer älteren Stufe vor 1450 an, nur eine von den vieren hat L. selber kollationiert. Scaligers Mitteilungen über die Lesarten des Fragmentum Cuiacianum scheint er nur durch Referate anderer zu kennen. Besonders unbefriedigend ist die Behandlung der für das Corpus so wichtigen Florilegien. Nirgendwo erfährt der Benutzer der Ausgabe, welche Verse sie bieten, nicht einmal im Falle der Freisinger Exzerpte; beim Florilegium Gallicum, das in einer Reihe von Hss. überliefert ist, bleibt unklar, auf welche von diesen sich L. bei seinen Angaben stützt. Selbst an Stellen, wo das Zeugnis der Florilegien wichtig wäre, wie z. B. 1, 1, 1; 10; 2, 42; 4, 33f. oder 3, 3, 24 wird es nicht ausdrücklich erwähnt, weil L. anscheinend die Sammelsigle Z+ bald für die gesamte Überlieferung, bald nur für die vollständigen Hss. verwendet hat. Die Ausgabe vermittelt also kein zuverlässiges Bild von den hsl. Grundlagen des Textes. Der Textgestaltung ist es gelegentlich zugute gekommen, dass L. der Überlieferung weniger vertraut als die meisten Herausgeber unseres Jahrhunderts, so etwa 1, 7, 8 (*niveis*); 3, 1, 11 (*charta*) und 19 (*sit ... cura*); 7, 127 (*nulla*); 20, 3 (*iacta*). Dem steht allerdings eine beträchtliche Anzahl krasser Fehlentscheidungen gegenüber; sie beginnt, um wenigstens ein paar zu nennen, bereits 1, 1, 5 mit dem bemerkenswerten Satz *mi mea paupertas vitam traducat inertem* und reicht über *tardueris* und *transilit* in 1, 4, 27, *virum cui ... cui* in 1, 5, 33f. sowie den unausrottbaren Valgius in 1, 10, 11 bis hin zu *ignaram ... aquam* in 3, 3, 38, *cuncta* in 3, 7, 129, *sis iuveni grata* in 3, 12, 19 und *promittis* in 3, 16, 2. Von L.s eigenen Konjekturen scheint mir kaum eine einzige erwägenswert. Er selbst hat sie unbekümmert dem Text einverleibt, während er Vorschläge lebender Mitforscher normalerweise nicht einmal im Apparat stark umstrittener Stellen zur Geltung kommen lässt.

H. Tränkle

Giuseppe Zecchini: Il Carmen de bello Actiaco. Storiografia e lotta politica in età Augustea. Historia Einzelschriften 51. Steiner, Wiesbaden/Stuttgart 1987. 110 p.

Extraits développés d'une contribution au XVIIIe congrès de papyrologie (Athènes, mai 1986). La découverte, il y a dix ans, d'épigrammes de Cornelius Gallus a renouvelé l'intérêt pour la poésie politique sous Auguste. Notre texte (Pap. Herc. 817), publié au début du XIXe siècle, a été réédité en 1983–84 (H. W. Benario, R. I. Bonavolontà) avec de nouvelles relectures et conjectures. S'appuyant sur elles et les deux éditions de 1958 (L. Herrmann, G. Garuti), l'auteur voit dans nos fragments (environ 60 hexamètres et des bribes) une parcelle d'un grand poème relatant les batailles d'Actium et d'Alexandrie jusqu'à la mort d'Antoine et Cléopâtre. Il y découvre une tendance favorable à Antoine et antioctavienne, comme chez Dion Cassius. Sources probables: Messala et un historien républicain plus jeune (Cremutius Cordus?). Loin d'être écrit sous Vespasien, le *De bello Actiaco* annoncerait par son style Ovide, voire Lucain, et ferait partie de la fronde antiaugustéenne, manifeste en 23–22 lors de la mission parthique de Tibère, mais à placer plutôt dans les années 10–2 av. J.-C. (conspiration de Jullus Antonius, fils du triumvir, et Julia maior, cf. R. Syme, passim). L'auteur? Rabirius, qui pourrait être parent de Rabirius Postumus, défendu par Cicéron.

Etude fouillée, intéressante, qui suscitera la controverse. Bibliographie abondante, index et texte du *Carmen*, avec un apparat critique restreint.

J.-P. Borle

Velleius Paterculus: Historiarum ad M. Vinicius consulem libri duo. Recognovit W. S. Watt. Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana. Leipzig 1988. XV, 103 S.

Das Interesse an dem kuriosen Werklein des mit seinen auktorialen Ausbrüchen, seinen naiven Urteilen und seinem Bildungsstolz so liebenswürdigen Dilettanten ist in letzter Zeit wieder rege geworden. Eine neue kritische Ausgabe war schon deshalb ein dringendes Desiderat; denn der Apparat in Stegmann von Pritzwalds Bearbeitung der Halmschen Ausgabe (Teubner, Leipzig 1933, Nachdruck mit Addenda Teubner, Stuttgart 1965) ist unsystematisch und unzuverlässig, die Ausgabe der Société d'édition «Les Belles Lettres» (Paris 1982) des guten Namens ihres Verfassers unwürdig. Watts Darbietung der schmalen Überlieferung ist absolut korrekt und abschliessend. Dass er die zahlreichen Flüchtigkeitenfehler der Amerbachschen Abschrift da, wo sie nichts zur Erhellung des Textzustandes beitragen, unerwähnt lässt, ist nur von Vorteil.

Der Text des Velleius ist in äusserst korruptem Zustand auf uns gekommen. Die kritische Arbeit der Gelehrten bis zur Gegenwart hat W. wohl vollständig zur Kenntnis genommen. In Einzelheiten konnte er seine Entscheidung auch auf die kommentierten Teilausgaben von A. J. Woodman stützen (Cambridge 1977: 2, 94–131; 1983: 2, 41–93). W.s eigene Verbesserungsvorschläge, teils in den Text gesetzt, teils im Apparat zur Diskussion gestellt, sind zahlreich und immer erwägenswert, ihr Wahrscheinlichkeitsgrad naturgemäss unterschiedlich. Kaum richtig scheint z. B. 2, 2, 3 *omnibus agrum concupiscentibus*; vielleicht o. $\langle eum \rangle$ *statum c.* (vgl. 2, 72, 5) und 2, 30, 4 *cui Sulla imaginem tantum iuris reliquerat*; näher an der Überlieferung bleibt *cuius S. i. sine iure r.* Vossius.

An vielen Stellen reizen Kreuze im Text den Scharfsinn weiter an (unnötig m. E. bei *non* 2, 49, 2; vgl. Lucan. 5, 14; bei *momentis* 2, 78, 1), etwa 2, 33, 1, wo *pecuniae pellebatur cupidine* sicher korrupt ist: *tenebatur* wäre eine paläographisch leichte Änderung (vgl. Val. Max. 3, 2 ext. 1). In 1, 18, 3 *quae urbes et in Italia talium studiorum fuere steriles* ist nicht einzusehen, weshalb auch *talium* verdächtig und die Emendation Faehses (s. Cludius 1815 z. St.) *q. u. eximiae alias t.* nicht erwähnt wird.

Wo W. glaubt, die richtige Lösung gefunden zu haben, verzeichnet er in der Regel keine weiteren Vorschläge. Diese konsequent durchgeführte Methode entlastet zwar den Apparat, ist aber in einzelnen Fällen doch etwas bedenklich. Zwar sind die Bemühungen früherer Jahrhunderte in der Ausgabe von Kritz gesammelt (Leipzig 1840, Nachdruck bei Olms, Hildesheim angekündigt); dem Benutzer sollte aber doch die Möglichkeit geboten werden, zwischen eventuell gleichwertigen Versuchen zu entscheiden; dazu nur zwei Beispiele pro domo: 1, 16, 2 ist überliefert *clausa capso*, wofür ich Mus. Helv. 27 (1970) 48 *clausa pascuo* aufgrund der Vorlage Liv. 24, 3, 4f. konjiziert habe; W. druckt $\langle eodem \rangle$ *clausa campo*. 2, 99, 2 *Lucius item maturus esset uiris*, wofür W. *L. i. $\langle su \rangle$ mpturus esset $\langle b \rangle$ reui* schreibt, paläographisch eine Spur weniger wahrscheinlich als *L. i. m $\langle ut \rangle$ aturus esset uerens*: Catalepton, Festschrift für Bernhard Wyss (Basel 1985) 133f.

Ein *Conspectus librorum* und ein *Index nominum* erhöhen den Wert des Buches. Dem Herausgeber und dem Verlag kann zu einer vorzüglichen Leistung gratuliert werden. J. Delz

Meinolf Vielberg: Pflichten, Werte, Ideale. Eine Untersuchung zu den Wertvorstellungen des Tacitus. Hermes Einzelschriften 52. Steiner, Stuttgart 1987. 199 S.

Wer den Versuch macht, die Wertvorstellungen des Tacitus zu erforschen, gelangt in ein weites Netz von sprach- und begriffsgeschichtlichen, politischen und ideologischen Bezügen. V. geht von klar durchdachten Prämissen aus (bezüglich Forschungslage; Definitionen) und erarbeitet systematisch ein «Geflecht» von taciteischen Werten und (vor allem auch) Unwerten: *adulatio, servitium / servitus, obsequium, moderatio / modestia, libertas, contumacia*. Der begriffsgeschichtliche Hintergrund wird jeweils kurz dargelegt; auch das Bild, das Tacitus im Früh- und im Spätwerk von Thräsea, Seneca, Maternus und Cremutius Cordus entwickelt, wird sorgfältig nachgezeichnet (S. 48–76); aber die Interpretation der einzelnen Textstelle kann oft nicht sehr in die Tiefe gehen (selbst im umfangreichen Kapitel über *adulatio*, S. 80–113, wäre manches zu ergänzen, was den Umgang des Historikers mit der politischen Sprache betrifft). So gibt das Buch vor allem einmal eine – gewiss willkommene! – Sammlung des umfangreichen Materials (oft wird ja in der Tacitusliteratur nur über einige wenige Kernsätze gesprochen). Aber als Ergebnis stellt sich heraus, dass das taciteische Werk in der Werte-Welt erstaunlich einheitlich ist: Tacitus ist nicht der mehrdeutige Politiker, wie ihn R. Syme gesehen hat, und noch viel weniger der Zwangsneurotiker von J. Lucas (*Les obsessions de Tacite*, Leiden 1974). Im ganzen Œuvre zeigt sich «eine auf die spezifische Situation seiner Standesgenossen zugeschnittene normative Verhaltenstheorie» (S. 182): – Da das Buch leider keinen Stellenindex besitzt, wird sich der Benutzer vor allem an das «Sachverzeichnis» (S. 197f.) halten müssen.

H. Marti

Francisco Rodríguez Adrados: Historia de la fábula greco-latina. II: La fabula en época imperial romana y medieval. III: Inventario y documentación de la fábula greco-latina. Universidad Complutense, Madrid 1985; 1987. 654 et 597 p.

Renvoyant pour le premier volume (1979) au compte rendu de Th. Gelzer dans cette revue (37, 1980, 250), il me suffit de rappeler qu'il mène l'histoire de la fable jusqu'à la fable hellénistique,

représentée par Phèdre. Le deuxième volume la poursuit jusqu'au Moyen Age et l'achève, pour l'occident latin aux dernières dérivations du *corpus* de Romulus vers le milieu du XIII^e siècle, pour Byzance au XIV^e. Deux périodes bien distinctes caractérisent ces douze siècles. Au cours de la première, Phèdre lui-même, puis Avien dans la tradition latine, Babrius, le pseudo-Dosithée, Aphthonius et le dernier compilateur de l'*Augustana* dans la tradition grecque font œuvre principalement de vulgarisateurs en faisant connaître les fables par des recueils homogènes dans leur conception et leur style, choix de fables ou collections aussi complètes que possible. Moins intéressé par les motifs de leurs options que par les filiations de ces recueils, Adrados s'est attaché surtout à en débrouiller l'écheveau. Dans la tradition grecque, appliquant la théorie élaborée dans le premier volume, il relève les traces de la prétendue version versifiée attribuée à des Cyniques travaillant sur le *corpus* en prose de Démétrios de Phalère: selon le plus ou moins d'évidence de ces traces, les rédactions où elles apparaissent seraient plus ou moins proches de cette source. M. L. West et moi, nous avons dit nos raisons de ne pas souscrire à l'hypothèse de cette versification (*Entretiens ...* XXX, 1983, 187-190). Elles me conduisent ici à ne pas suivre l'auteur quand il décrit les avatars du modèle métrique dans les prosifications de l'époque impériale. Dans la tradition latine, l'influence de Phèdre, seul fabuliste à avoir voulu faire œuvre littéraire, s'avère déterminante, mais on continue à traduire les modèles grecs, notamment Babrius.

Dans la seconde période, en grec comme en latin, l'histoire de la fable tend à se confondre avec celle des familles de manuscrits qui en ont assuré la transmission. Aussi le contenu des différentes collections est-il le meilleur guide, et souvent le seul, dans leur foisonnement. Mais à celles-ci vont s'ajouter de nouveaux choix (Marie de France, Eudes de Cériton), des groupes de fables mêlés à d'autres textes narratifs ou moraux (la *Disciplina clericalis* de Pedro Alfonso par exemple) et des citations occasionnelles, témoignages d'un renouveau dans lequel apparaissent notamment des apports orientaux, issus en particulier du *Panchatantra*, mais aussi des adaptations du *Roman de Renart*, greffons qu'on ne peut plus rattacher à l'arbre généalogique de la tradition antique. C'est pourquoi le troisième volume, qui consiste en un catalogue raisonné de toutes les fables grecques et latines connues, les antiques suivant la numérotation de Hausrath (4^e éd. 1974), les médiévales une numérotation ad hoc faite sur le classement alphabétique des titres latins (du n° 477 au n° 490, les renvois au vol. II retardent tous d'un chiffre), s'avère un instrument précieux. Chaque fable y est suivie de la mention de ses sources manuscrites, d'un résumé et d'un bref commentaire qui en récapitule l'histoire. C'est dans l'identification patiente de ces innombrables ramifications, autant que dans les synthèses qui s'échelonnent tout au long de son ouvrage que triomphe l'acribie bénédictine de l'auteur, et c'est aux résultats généralement convaincants de ses analyses dans la dernière partie qu'il convient de décerner le plus d'éloges: antiquaires et médiévistes ne cesseront d'y recourir.

F. Lasserre

Jean-Louis Maier: Le dossier du Donatisme. Tome I: Des origines à la mort de Constance II (303-361).

Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur 134. Akademie-Verlag, Berlin 1987. 331 S.

Der in Genf wirkende Verf., durch seine Bücher («Les voyages de saint Augustin», mit O. Perler, 1969; «L'épiscopat de l'Afrique romaine», 1973) als guter Kenner des nordafrikanischen Christentums bekannt, hat sich der wenig dankbaren Mühe unterzogen, die Dokumente über die Entwicklung des Donatismus erneut zu sammeln, aufgrund der besten Editionen herauszugeben, ins Französische zu übersetzen und kurz zu kommentieren. Viele dieser Texte bilden weder inhaltlich noch formal eine erfreuliche Lektüre: Der Leser steigt in die Niederungen eines fanatisch geführten Sektenkrieges hinab. Hüben und drüben bedienen sich fromme Eiferer eines polemischen Arsenal, das jegliche Toleranz vermissen lässt. Dennoch ist es lohnend, sich durch das hier gesammelte Material durchzuarbeiten. Zwar ist es nicht leicht, die Entfaltung der mächtigen Bewegung recht eigentlich zu verstehen – obschon wir für antike Verhältnisse relativ zahlreiche und direkte Informationen besitzen. Die gewaltsamen Bemühungen staatlicher Organe, das Schisma zu unterbinden, haben (wie oft bei repressiven Massnahmen) nur zu um so stärkerem Widerstand geführt. Der Leser erhält Einblick in die Gerichtssäle und Folterkammern des 3. Jahrhunderts (7 Märtyrerberichte, allerdings stark

schematisch gestaltet) und verfolgt die Winkelzüge konstantinischer Kirchenpolitik (15 Konstantinbriefe). Auch 5 Konzilsberichte geben direkten Aufschluss über die damaligen Debatten.

Band I bringt – nach einer willkommenen, konzentrierten Einleitung und einer sechsseitigen Bibliographie – 38 Zeugnisse (je wiederum mit einer kurzen Einleitung), eine Karte zum Jahr 312, einen Index fontium, Index hominum und einen Index geographicus. Fehler gibt es nur wenige, neue Entdeckungen und Aufschlüsse ebenfalls; die Anmerkungen sind zur Hauptsache auf kirchengeschichtliche und prosopographische Informationen ausgerichtet. Philologische Hinweise sind selten – und doch wären gerade diese Texte ein dankbares Feld dafür (Ansätze zu einem kirchlichen Fachjargon, Eigenheiten übersetzter Texte, Sprachformen als Ausdruck verschiedener rassischer und sozialer Schichten, Afrikanismen?). Der Kommentator beschränkt sich auf das Gebiet, in dem er sich sicher fühlt; weitere Interpretationsarbeit ist jetzt nötig und möglich. Jedermann wird J.-L. Maier für die solide Aufarbeitung der Materialbasis dankbar sein. – Leider zerfällt das kartonierte Buch bei eifriger Benützung allzu schnell in seine Bestandteile. H. Marti

Ingemar König: Origo Constantini. Anonymus Valesianus Teil 1. Text und Kommentar. Trierer Historische Forschungen 11. Verlag Trierer Forschungen, Trier 1987. 207 S., Tabellen.

Der Verfasser sieht in dem kurzen, erstmals 1636 von Henri de Valois veröffentlichten Text ein «Fragment», herausgebrochen aus einer grösseren, biographisch angelegten «Kaisergeschichte»; seine spezifische Disposition (chronologisch) und Ausrichtung (Konstantins Weg zur Alleinherrschaft) verdanke er möglicherweise erst dem Exzerptor. Dieser, ein um Objektivität bemühter Altgläubiger, habe die 'Chronik' des Hieronymus benutzt, also nach 381 gearbeitet (die 'Chronik' als 'terminus' für einen 'Heiden' erscheint allerdings nicht ganz unproblematisch). Schliesslich sei infolge einer harmlosen, leicht einzugrenzenden christlichen Redaktion (erkennbar zumeist an wörtlichen Zitaten aus Orosius) die uns heute vorliegende Fassung zustande gekommen. – Der minutiöse, rein historische Kommentar konfrontiert die überwiegend wertvollen Aussagen der 'Origo' mit denen der übrigen Quellen, liefert alle nur wünschbaren Informationen (hier hätte gestrafft werden sollen) und vergegenwärtigt in ständiger Auseinandersetzung mit einer fast erdrückenden modernen Literatur die komplexe Problematik (unter Ausklammerung der religiösen), die mit Konstantins Werdegang verbunden ist. Weniger zu überzeugen vermag die Ausgabe: Der Apparat wirkt (schon drucktechnisch) unübersichtlich und nicht immer klar, sein Latein klingt zum Teil etwas seltsam; der Text erreicht gegenüber Mommsen (Chron. min. I p. 7–11) und der Teubneriana ('Excerpta Valesiana') von Moreau kaum je Eigenständigkeit und ist durch mehrere Druckfehler entstellt – erwägenswert immerhin Königs Vorschlag, in 35 zu lesen *regem regum [et] Ponticarum gentium*; gut begründet seine Auffassung, in 18 führe die Wortfolge *Moesiam minorem Scythiam* auf eine *Moesia* (nicht eine *Scythia*) *minor* (in 34 empfiehlt sich, aus einem Teil der Orosius-Überlieferung, unbedingt *in ipso barbarici* [statt *barbarico*] *solī sinu*: von Mommsen, Moreau, König nicht einmal im Apparat erwähnt, von Rolfe [im Anhang seines Loeb-Amnianus] kommentarlos in den Text gesetzt). Schwierigkeiten bereitet zuweilen die sprach- und sachgerechte Interpunktion (sie ist auch bei Moreau nicht immer glücklich): hier könnte wohl eine (auch sonst wünschbare, der besseren Einordnung dienende) philologische Analyse weiterhelfen (Beachtung des Cursus?). Königs Übersetzung gibt den Sinn im wesentlichen richtig wieder; nicht getroffen scheint er allerdings in 29 für *in quantum exercere* <*potuit*>, vgl. Rolfe mit Anm. Chr. Schäublin

Augustinus-Lexikon. Hg. von C. Mayer, in Verbindung mit E. Feldmann, W. Geerlings, R. Herzog, S. Lancel, G. Madec, G. O'Daly, A. Schindler, O. Wermelinger, A. Wlosok. Redaktion K. H. Chelius. Vol. 1, Fasc. 3: *Anima, animus–Asinus*. Schwabe, Basel 1988. Sp. 321–480.

Das lange geplante und verheissene Augustinus-Lexikon wurde anlässlich des Erscheinens seines ersten (Doppel-)Faszikels ausführlich vorgestellt (diese Zeitschrift 44, 1987, 292). Nun liegt – nach vertretbarer Frist – der dritte Faszikel vor. Er enthält ca. 30 zumeist kürzere Artikel aller Typen. Auch nur auf einzelne näher einzugehen, ist hier nicht der Ort – abgesehen davon, dass bis zum Erscheinen des Registerbandes ohnehin jeder Benutzer jede Lieferung selbst darauf hin durchmustern muss, was die lateinische Lemmatisierung erbracht hat. Insgesamt macht sich der Computer

kräftig bemerkbar, zumal in den Artikeln, die weitgehend einfach Aussagen Augustins über einen bestimmten Gegenstand verzeichnen, ordnen und paraphrasieren (so etwa in den 'Tierartikeln' *Apis* [führt nicht nach Ägypten, sondern gilt der 'Biene'], *Aquila*, *Aranea*: woher hat Augustin sein Wissen? in welchen Traditionen steht er? wie unterscheidet er sich von ihnen?). In manchen Fällen ist man versucht, nach den Kriterien der Auswahl und der Gewichtung zu fragen: *Armarius* hätte wohl überhaupt wegbleiben können; wer sich über *Antonius Aegyptius monachus* ins Bild setzen will, wird schwerlich wegen der vier Erwähnungen das AL zu Rate ziehen; und rechtfertigen die paar Anspielungen auf das Konzil von Arles (314) in der Tat einen ausführlichen, auch die Topographie berücksichtigenden Artikel *Arelatum*? Die Qualität der meisten Beiträge freilich ist hoch: sie sind klar, informativ und wahren das im ersten Faszikel verheissene Niveau (verdiente im Art. *Apollinaristae* die zweimal erwähnte Zäsur des Jahres 423 nicht ein Wort der Erläuterung?). Geradezu als muster-gültig darf Ch. Muniers Behandlung der *Appellatio* gerühmt werden, da sie Augustin nicht nur aus Augustin erklärt, sondern auch die weiteren Zusammenhänge (römisches und kanonisches Recht) gebührend beleuchtet. – In der technischen Darbietung ist wohl das Menschenmögliche erreicht (Sp. 412, in dem nach Anm. [39] beginnenden Satz, fehlt das Subjekt; zu lesen vermutlich: «Die <ap.> der unsichtbaren ...»). Chr. Schäublin

Danuta Shanzer: A Philosophical and Literary Commentary on Martianus Capella's De Nuptiis Philologiae et Mercurii Book 1. University of California Publications, Classical Studies 32. University of California Press, Berkeley/Los Angeles/London 1986. X, 237 p.

En fixant aux années 470–490 la rédaction du *De nuptiis* d'après la citation qu'en fait Fulgence et les emprunts réciproques entre Martianus et Dracontius, l'auteur s'assure la possibilité d'interpréter cette œuvre sibylline à la lumière de la littérature hermétique de la fin de l'antiquité. En effet, l'intérêt de l'écrivain pour les pratiques de théurgie et de divination interdites depuis Valentinien coïncide avec leur résurgence dans le milieu de l'Académie d'Athènes sous le scholarchat de Damascios. Et si Martianus ne les évoque qu'à mots couverts, il n'en nourrit pas moins sa réflexion: Philologia elle-même est présentée comme une théurge, et son union avec Mercure rappelle étrangement la dévotion de Julien l'Apostat pour Hermès dieu de l'intelligence suprême (Amm. XVI 5, 5–6). A partir de là, par la critique verbale (établissement du texte, sens des mots, stylistique) et par le recours aux textes parallèles, le commentaire s'emploie principalement, au fil du récit, à décrypter les métaphores et démontrer la doctrine exposée. Ainsi apparaissent aussi les sources de la pensée de Martianus, et par ce biais s'esquisse progressivement un aperçu fort intéressant sur les derniers efforts créateurs de la philosophie païenne. F. Lasserre

Bertil Axelson: Kleine Schriften zur lateinischen Philologie. Hg. von Alf Önnarfors und Claes Schaar. Acta Regiae Societatis Humaniorum Litterarum Lundensis 78. Almqvist & Wiksell, Stockholm 1987. 330 S.

Der sorgfältig betreute und durch vier Register vorbildlich erschlossene Band mit einer Auswahl von 22 Aufsätzen – einige in photomechanischer Wiedergabe, die meisten neu gesetzt – ist ein schönes Denkmal für den grossen schwedischen Gelehrten. Textkritik, Echtheits-, Abhängigkeits- und Prioritätsprobleme, Metrik und Prosarhythmus sind die Gebiete, auf denen A. Bahnbrechendes geleistet hat. Viele seiner glänzenden Emendationen sind in neue Ausgaben eingegangen (Ovid, Lucan, Seneca, Florus, Minucius Felix), andere warten noch auf die entsprechende Anerkennung (Arnobius, Julius Valerius); die Lektüre bietet in jedem Fall Genuss und methodischen Gewinn. Längst anerkannt sind auch A.s lexikalische Untersuchungen, hier etwa vertreten durch Nr. 8 «Einschränkendes tamquam». Aber nicht genügend beachtet sind bis jetzt Arbeiten wie Nr. 10 «Die zweite Senkung im jambischen Senar des Phaedrus» und Nr. 15 «Der Mechanismus des ovidischen Pentameterschlusses», deren Thematik über das hinausreicht, was der Titel erwarten lässt. Im ganzen überholt sind wohl nur Nr. 6 zum Oxforder Fragment der sechsten Satire Juvenals und Nr. 13 zu Horaz, Epode 16.

A. schrieb ein lebendiges, gelegentlich etwas unorthodoxes Deutsch. Sein oft überbordender und auch verletzender Sarkasmus ist freilich nicht nach jedermanns Geschmack, entsprang aber offenbar seinem Charakter, wie er in der kurzen, den Band einleitenden Biographie skizziert ist. J. Delz

J. F. Lazenby: The Spartan Army. Aris & Phillips, Warminster 1985. XIV, 210p., 13 ill., 14 pl.

Dans sa préface, Lazenby présente clairement les limites de son ouvrage: celles d'une stricte étude sur l'armée spartiate, son fonctionnement, son organisation interne, sur le recrutement, l'équipement et l'entraînement des troupes. L'ouvrage s'articule en deux parties distinctes: a) une présentation historique et thématique du sujet; b) une relation des principales batailles dans lesquelles furent impliqués les Spartiates. L. adopte comme point de départ (chap. I) l'état de l'armée au IV^e s., période pour laquelle les sources sont abondantes (Xénophon en particulier). Il remonte ensuite au V^e s. (chap. II) et examine les données fournies par Thucydide et Hérodote; il analyse enfin (chap. III) le fonctionnement de l'armée au VI^e, VII^e et VIII^e s. Une lecture attentive des textes permet à L. d'appuyer ses deux premiers chapitres sur une riche documentation. Pour l'époque archaïque, il pallie la carence des sources en recourant aux données archéologiques et argumente par comparaison avec les époques postérieures. Relevons les trois thèses nouvelles avancées par L.: à l'époque de Xénophon et de Thucydide, l'armée lacédémonienne est deux fois plus nombreuse qu'on ne le pense généralement; elle est composée essentiellement de citoyens spartiates; les principes organiques fondamentaux de l'armée remontent à l'époque archaïque.

En seconde partie, L. présente les batailles des Thermopyles, de Platées, de Sphactérie, de Mantinée, de Némée, de Leuctres et la situation après Leuctres: il présente des récits détaillés de chaque combat. Le dépouillement minutieux des textes constitue l'une des qualités majeures du livre. Toutefois, plusieurs éléments négatifs altèrent l'intérêt d'une étude destinée, selon l'auteur, autant aux spécialistes qu'à un public élargi: la présentation typographique, dense et confuse, accable le lecteur; le texte est surchargé de renvois aux sources, de termes en italique, de parenthèses et de guillemets pas toujours cohérents ni explicites. Les chapitres ne comportent pas de subdivisions – intertitres ou paragraphes – signalant les étapes principales de l'analyse. Les plans de situation des champs de bataille, très schématiques, ne présentent aucune légende explicative (cf. Sphactérie, p. 115). Enfin, un chapitre de synthèse aurait permis au lecteur de faire le point sur les vues de l'auteur et de mesurer à sa juste valeur l'apport de l'ouvrage.

A. Bielman

Autori vari: I santuari e la guerra nel mondo classico. A cura di *Marta Sordi.* Pubblicazioni dell'Università Cattolica del Sacro Cuore. Contributi dell'Istituto di storia antica 10. Vita e Pensiero, Milano 1984. VIII, 193 p.

Ce Xe vol. des «Contributi dell'Istituto di storia antica» poursuit l'étude (cf. vol. IX) des rapports entre sanctuaires et politique dans le monde gréco-romain. A travers treize articles, rédigés par des collaborateurs des universités italiennes, se dégagent les points essentiels de l'attitude des centres religieux face à la politique militaire des Etats, de la Grèce archaïque à l'Empire romain. L. Piccirilli démontre de quelle manière «Chalkioikos» (épithète d'Athéna et de son sanctuaire dans la Sparte archaïque) fait référence à la fonction guerrière de la déesse et à ses liens avec le monde des armuriers. M. Sordi et F. Mora débattent de l'attitude du sanctuaire d'Olympie durant les conflits du Ve-IV^e s.: désir des Spartiates de maintenir le sanctuaire à l'écart des luttes; liaison entre fonction sacrée et intérêts militaires dans les grandes familles de devins. G. de Sensi Sestito rappelle le rôle de symbole de la résistance italienne joué par le sanctuaire d'Héra Lacinia (Crotone) – siège de la Ligue italienne – face aux visées des Lucaniens et de Denys I^{er}. C. Bearzot analyse les rapports entre Séleucos I^{er} et le sanctuaire d'Apollon Didyméen: légitimation du chef militaire par l'oracle et effet de propagande en retour pour le sanctuaire. M. Sordi, A. Valvo, A. Barzano, G. Zecchini exposent tour à tour les phases essentielles de l'histoire du plus célèbre sanctuaire romain, le Capitole: invasion gauloise de 386 av. J.-C.; développement sous la République; destruction de 69 ap. J.-C. M. Ciccio, A. Mastrocinque, G. G. Belloni traitent du problème de l'asylie des sanctuaires: remise en cause de l'asylie par les intellectuels au Ve s. av. J.-C.; volonté des Romains de respecter les lieux de culte et leurs privilèges durant la guerre contre Antiochos III et dans les clauses du traité d'Apamée; redéfinition de l'asylie par l'Etat romain sous Tibère. M. A. Levi analyse le cycle religieux augustéen: valorisation des *gentes* dominantes issues de la guerre civile. L'ambivalence de l'attitude des sanctuaires face à la guerre apparaît nettement: d'une part, implication étroite dans les activités guerrières par les attributions des divinités et par le rôle des devins; d'autre part, privilège qu'ils réclament de demeurer des refuges

inviolables, à l'abri de toute attaque. La formule qui consiste à regrouper des articles courts et très denses consacrés à un thème commun est intéressante.

A. Bielman

Edmond Frézouls (éd.): Sociétés urbaines, sociétés rurales dans l'Asie Mineure et la Syrie hellénistiques et romaines. Actes du colloque organisé à Strasbourg 1985 par l'Institut et le groupe de recherche d'histoire romaine et le Centre de recherche sur le Proche-Orient et la Grèce antiques. Contributions et travaux de l'Institut d'histoire romaine 4. Université des Sciences Humaines de Strasbourg, Strasbourg 1987. 284 S. mit zahlreichen Abb. im Text und auf Taf.

Wer in den Akten des Strassburger Kolloquiums Abhandlungen über hellenistische oder römische Monumentalkunst oder Kunstgewerbe erwartet – entsprechend P. Zankers «Hellenismus in Mittelitalien» –, sieht sich enttäuscht. Dem Interesse der 19 Historiker und wohl auch dem französischen esprit entsprechend sind hier Themen wie Nomadismus und Sesshaftwerdung, der Gegensatz zwischen Stadt und Dorf, die Landwirtschaft und ihre Bedeutung für die Städte oder die Stadtbefestigungen angeschnitten. Im Zentrum steht demnach weniger die materielle Kultur, sondern der Mensch selber in seinem sozialen Umfeld: Inwieweit halten sich altorientalische Traditionen in Stadt- und Dorfgemeinschaften? Inwiefern werden sie von neueingedrungenen griechischen und römischen Impulsen überlagert oder gar verdrängt? E. Frézouls, einen der besten französischen Kenner des römischen Syriens, kann man zu seiner Initiative, dieses Kolloquium durchzuführen, und zum vorliegenden Resultat nur beglückwünschen. Diese Publikation regt zu erneuter und vertiefter Auseinandersetzung mit dem Phänomen des Hellenismus im Orient an. Rolf A. Stucky

Hans von Aulock: Münzen und Städte Phrygiens. Teil II. Istanbuler Mitteilungen, Beiheft 19. Wasmuth, Tübingen 1987. 145 S., 44 Taf., 1 Karte.

Der 1980 verstorbene Hans von Aulock hatte seit längerer Zeit den Plan verfolgt, die vorwiegend kaiserzeitlichen Lokalprägungen der im Innern Kleinasiens gelegenen Städte aufzuarbeiten und die gesammelten Materialien zusammen mit historischen Einleitungen in einem Corpus zu publizieren (vgl. *Mus. Helv.* 39, 1982, 338). Der Landschaft Phrygien sollten drei Bände gewidmet werden, deren erster 1980 erschien. Der hier anzuzeigende zweite war beim Tod des Verfassers im Druck und musste lediglich im Tafelteil noch zum Abschluss gebracht werden. In der Anlage entspricht er seinen Vorgängern. Erfasst sind zehn Städte, die unter sich keine Einheit bilden. Im ersten Teil bietet der Autor mit der notwendigen Kritik die Daten für die jeweilige Stadtgeschichte: Angaben zum Namen und zur Lokalisierung (in einem gewissen Umfang aufgrund eigener Recherchen im Gelände), Hinweise zur Ereignisgeschichte und zur Bereisung in moderner Zeit, die antiken Quellenzeugnisse, die Publikationsorte der im betreffenden Gebiet gefundenen Inschriften, die moderne Literatur sowie eine resümierende Darstellung der Prägungen (zeitliche Ausdehnung, geläufige Typen usw.). Der zweite Teil enthält den Katalog der bekannten Einzelstücke mit den dazu gehörenden Tafeln. Ein Exkurs behandelt die Frage, in welchen Regionen Kleinasiens die beiden ersten Gordiane anerkannt wurden. Über die Lage der in den zwei phrygischen Bänden berücksichtigten Städte orientiert eine Karte.

Für den geplanten dritten Band sind offenbar keine genügenden Vorarbeiten vorhanden. Der postum publizierte zweite wird also der letzte bleiben, für den wir dem bedeutenden Numismatiker zu danken haben.

P. Frei

La mort, les morts et l'au-delà dans le monde romain. Actes du colloque de Caen, 20–22 novembre 1985, publiés sous la direction de *François Hinard*. Université de Caen 1987. 376 S.

Seit einiger Zeit hat besonders in der französischen und italienischen Altertumswissenschaft, stimuliert auch durch Arbeiten in anderen Fächern, das Thema Tod als Brennpunkt vielfältiger Zugänge zu Realitäten und Mentalitäten der Antike grosses Interesse gefunden; auf die beiden grundlegenden Kolloquien von Ischia («La mort, les morts dans les sociétés anciennes», publ. von G. Gnoli und J.-P. Vernant, Cambridge 1982) und Neapel («Aspects de l'idéologie funéraire chez les Romains», publ. in *Aion* 6, 1984, 70–208) nimmt der vorliegende Band ausdrücklich Bezug. Er versteht sich als Synthese der bisherigen Forschungen, umfasst entsprechend weite Bereiche: der

Rez. muss mancherorts seine Laienhaftigkeit eingestehen, wird auch im Folgenden nicht alle Arbeiten nennen. Ein erster Teil («La mort comptée», 11–126) behandelt Probleme von Demographie und Paläopathologie der römischen Antike; exemplarisch Ch. Pillet und A. Alduc-le Bagouse über zwei Friedhöfe in der Basse-Normandie (13–31), methodisch interessant die Konfrontation von gemäßigter (P. Salmon, 99–112) und radikaler Skepsis (K. Hopkins, 113–126) über den Beitrag der Epigraphik zur Bevölkerungsstatistik der Antike. Ein zweiter Teil («La mort vécue», 127–248) geht den Folgen des Todes auf die Überlebenden nach, vereinigt so Arbeiten aus einem weit disparateren Bereich: Medizingeschichte (M. G. Grmek über die *indicia mortis*, 129–144: für antike Ärzte, anders als für ihre modernen Kollegen, war nicht die Feststellung des Todes, sondern allein seine Voraussage ein Problem; D. Gourévitch über den Tod der Wöchnerin, 187–193), Rechts- und Sozialgeschichte (etwa J.-C. Dumont über den Tod des Sklaven, 173–186, oder J.-M. Flambard über die Finanzen kaiserzeitlicher Begräbnisvereine, 209–244), Archäologie (lesenswert die Synthese von F. Dupont über die Totenmasken, 167–172), Religion (dürftig M. Le Glays Anmerkungen zur Magie, 245–248). Ebenso bunt ist der dritte Teil, «L'imaginaire de la mort» (249–370): er stellt Arbeiten zur literarischen Gestaltung des Todes (lesenswert die *Aperçus* von J. L. Voisin zu Tacitus, 251–256; oberflächlich trotz des anspruchsvollen Titels «La mort dans la poésie augustéenne» die Stellensammlung zu Properz und Tibull von A. Foulon, 351–363) neben solche zu Ikonographie (zur etruskischen Darstellung des Toten J.-R. Jannot, 279–291, zu den christlichen Bildern des Friedhofs an der Via Labicana J. Guyon, 293–309) und Eschatologie (zu den Etruskern eine informierte Zusammenfassung von D. Briquel, 263–277, zu Vergil, Aen. VI eine allzu weitschweifige Arbeit von A. Novara, 321–349). Der innere Zusammenhang mancher scheinbar weit auseinanderliegender Arbeiten erschliesst sich bloss dem Leser, der sich geduldig auch durch die weniger geglückten Pflichtübungen durcharbeitet: ein Index anstelle der repetitiven Zusammenfassung der Diskussion wäre äusserst hilfreich gewesen.

F. Graf

Wolfgang Schuller: Frauen in der römischen Geschichte. Universitätsverlag, Konstanz 1987. 149 p., 28 ill.

Quelques généralités d'abord: la femme romaine n'a aucun droit politique, mais elle joue un rôle social, économique ou religieux souvent important. On passe ensuite en revue les vedettes féminines de l'histoire romaine, de la mère de Coriolan et de celle des Gracques à la fameuse Clodia et à Terentia, femme de Cicéron, sans oublier les mariages politiques des triumvirs; pour l'Empire défilent les épouses marquantes des souverains, de Livie à Théodora. Un chapitre souligne le rôle joué par les femmes dans l'extension du christianisme, malgré leur exclusion de la hiérarchie; l'auteur relève l'antiféminisme de certains mss. secondaires dans la tradition néotestamentaire. Conclusion: les femmes suivent les courants de leur époque et donnent, comme les hommes de même condition, des exemples de courage moral ou de débordements inqualifiables. Belles planches et nombreuses références, mais l'ensemble reste, hélas, sommaire.

J.-P. Borle

Olaf Höckmann: Antike Seefahrt. Beck, München 1985. 196 p., 135 ill.

La navigation antique est un domaine souvent étudié qui suscite de multiples interrogations. L'ouvrage de O. Höckmann constitue une intéressante présentation de cette problématique puisque l'auteur cherche, de façon extrêmement condensée, à réunir les diverses données relatives à la navigation, en dépassant largement le cadre de l'antiquité gréco-romaine.

Une introduction historique retrace les principales étapes du développement de la navigation, de l'époque paléolithique à l'Italie romaine, et confronte ces éléments avec la situation politique et culturelle des sociétés étudiées. Les sources utilisées, qu'il s'agisse de découvertes archéologiques, de représentations figurées ou de textes littéraires, rendent le lecteur attentif aux difficultés d'interprétation que suscitent ces documents, en particulier lorsque l'on tente d'analyser les techniques de construction. Pour l'antiquité classique, ce sont les sources iconographiques romaines qui nous livrent les informations les plus intéressantes. L'auteur examine ensuite divers aspects de la marine civile et marchande (types de bateaux; approvisionnement des cités; commerce des marchandises de luxe; transport de population et colonisation; dangers qui menacent le trafic commercial par voie de

mer). Une comparaison avec l'ouvrage de Ch. H. Ericsson, «*Navis Oneraria: The Cargo Carrier of Late Antiquity*» (Åbo 1984) (cf. ci-dessous), permettrait de compléter les informations succinctes de H. concernant les techniques de construction. H. analyse également la marine militaire (types de bateaux; financement des navires; transport de troupes; combats navals). Les chapitres suivants, qui traitent de la navigation fluviale et des ports, s'appuient sur une riche documentation. Ce sont surtout les trois derniers chapitres, «*Seefahrt und Religion*», «*Nautik und geographisches Weltbild*», «*Seefahrt, Wirtschaft, Staat*», qui exigeraient un plus ample développement. L'auteur est d'ailleurs conscient de ce fait et reconnaît les limites de son travail. Cependant, la bibliographie réunie pour chacun de ces chapitres est abondante et constitue une base de travail pour des recherches ultérieures. Le livre de H. représente ainsi, sur un plan général, une introduction utile à la navigation antique.

A. Bielman

Christoffer H. Ericsson: Navis Oneraria: The Cargo Carrier of Late Antiquity. Studies in Ancient Ship Carpentry. Acta Academiae Aboensis, Ser. A: Humaniora 63, 3. Åbo Academy, Åbo 1984. 108 p., 32 pl.

L'ouvrage de Ch. H. Ericsson, consacré au développement technique des navires marchands dans le monde gréco-romain comble une lacune manifeste. Au contraire des navires de guerre (*navis longa*), la marine marchande (*navis oneraria*) – déjà négligée par les auteurs antiques – a peu suscité d'intérêt chez les Modernes. Cependant, la découverte des «Galères du lac Nemi» dans les années 1930, de diverses épaves durant la Seconde guerre mondiale et surtout le développement de l'archéologie subaquatique ont apporté de nouvelles informations sur les cargos antiques. La plupart des données connues se rapportent à l'antiquité tardive, ce qui justifie le titre de l'étude d'Ericsson, mais l'auteur examine cependant tous les éléments fournis par les sources antiques, de la Grèce archaïque jusqu'au Bas-Empire.

Ericsson entame son ouvrage par un rappel des principales recherches archéologiques conduites dans ce domaine; il passe ensuite en revue les sources littéraires (on peut déplorer qu'il n'indique pas les références précises des textes et des auteurs concernés) et la bibliographie moderne (XIXe–XXe s.). Le chapitre II comporte une étude détaillée de toutes les représentations figurées connues (céramique, peintures, mosaïques, reliefs, avec quelques figures). Les chapitres suivants s'apparentent fortement à un traité technique. Le chapitre III, consacré aux problèmes de charpente de la coque est particulièrement représentatif: étude chronologique des principes de construction et des bois utilisés, examen de la méthode de construction de la coque, commentaire technique approfondi des Galères du lac Nemi, analyse détaillée de tous les éléments architecturaux significatifs des épaves immergées. Le chapitre IV traite du gouvernail, le chapitre V de l'équipement de bord (ancres, amarres, treuil, pompes, etc.), le chapitre VI du gréement et de la voilure. Le chapitre VII décrit les manœuvres en mer et au port ainsi que les méthodes d'échouage. Chaque chapitre est étayé par des références aux vestiges archéologiques, aux représentations figurées et aux sources littéraires. Ericsson démontre ainsi combien les différents éléments de notre documentation gagnent à être confrontés les uns aux autres. Le caractère technique très poussé de certains chapitres peut toutefois rebuter les lecteurs qui ne seraient pas des marins avertis.

Remarquons enfin que E. ne mentionne pas les recherches consacrées à l'étude du *Kyrenia*, un navire marchand du IVe s. av. J.-C., découvert échoué au large des côtes chypriotes en 1966. La cargaison conservée permet d'établir quel fut le dernier itinéraire du navire. Grâce à l'état de conservation de l'épave, on put même entreprendre une reconstruction grandeur nature de l'original, baptisée *Kyrenia II* et qui fut mise à flot en 1985. Voir à ce sujet M. L. Katzev, «*Kyrenia 1969: a Greek Ship raised*», *Expedition* 12 (4) (1970) 6–14; id., «*Last Harbor for the Oldest Ship*», *National Geographic* 146 (1974) 618–625; H. Swiny, M. L. Katzev, «*The Kyrenia Shipwreck; a Fourth Century B.C. Merchant Ship*», in Blackmann D. J. (ed.), «*Marine Archaeology*» (Londres 1973) 339–359; G. Hoffmann, «*Versunkene Welten*» (Bergisch Gladbach 1985) 157–162.

A. Bielman